

toupies, non, en vérité, cela ne se peut pas. Noblesse oblige !

(Une pause ; puis avec un air vaincu.) Et cependant, j'ai dansé !... Oui, l'autre soir, chez ma tante Duverdroy, j'ai dansé : un quadrille et deux valses ! oh ! quand je pense que j'ai dansé, moi, Albert Valdray, un diplomate, un futur ambassadeur !

Et savez-vous pourquoi j'ai dansé ? Oh ! vous allez rire du diplomate, allez !... (S'empourpant.) Eh ! bien, j'ai dansé pour pouvoir épouser Marcelle Chabert, cette fée blonde de Marcelle, rieuse comme un enfant, jolie, jolie comme un portrait de rêve...

Hé ! oui, voilà où j'en suis venu, moi, Albert Valdray, un diplomate ! Oh ! il a bien raison le proverbe :

Amour, amour, quand tu nous tiens !...

Vous savez le reste, n'est-ce pas ? Mais ce que vous ignorez, c'est mon histoire. Eh bien, je vais vous la raconter, mon histoire, et vous allez comprendre pourquoi j'ai dansé, moi qui déteste la danse ; et pourquoi je vais me marier, moi qui voulais mourir dans la peau d'un célibataire.

(Une pause ; puis d'une voix calme.) Mon Dieu, oui, je disais aussi cela : Je veux rester garçon.

Là encore, j'avais mes raisons. Les femmes, presque toutes, aiment la danse ; or, une femme qui danse, pour moi n'est pas un être sérieux, et pour rien au monde je n'eusse voulu pour femme une danseuse enragée comme j'en voyais beaucoup. Il m'eut fallu la conduire au bal, consentir à la voir passer de bras en bras, être un peu à tous, ce qui est contraire à mes idées de morale conjugale. Puis, une femme qui danse est coquette, songe peu à son mari et ne rêve que toilettes, bals et soirées. Elle est une source de folles dépenses.

Non, quand parfois je me résignais au mariage, je rêvais d'épouser — vers la quarantaine — une jeune fille bien élevée, sachant lire, écrire et compter ; modeste, aimant son mari, et veillant avec soin sur son intérieur. Une femme comme ça ne va pas au bal, au moins !

(Après une pause.) Et voilà ! j'ai vingt-six ans tout juste, et je vais épouser Marcelle Chabert, une adorable blonde, jolie, jolie, oh ! si vous saviez !

Mais dans tout ça, je ne vous raconte rien.

Donc, maman me disait : "Albert, mon garçon, tu devrais te marier. Tu as demandé un poste dans une ambassade ; d'un moment à l'autre, tu peux recevoir ta nomination. Or, te vois-tu partir seul, sans une amie, sans une compagne, et t'installer là-bas sans famille et sans intérieur !"

Elle était très touchante, ma foi, lorsqu'elle disait cela, maman, si bien qu'un jour je finis par m'avouer tout bas qu'elle

avait peut-être raison. Pourtant, je n'en convins pas, et je consentis au mariage avec un air de forçat qu'on mène au bagné. Encore eus-je bien soin de poser mes conditions et de promettre de n'épouser que la femme rêvée, que je dépeignis.

— Mais ce sera une femme pot-au-feu, cela ! objecta maman.

— Ce sont les meilleures, répondrai-je. Et je posai comme clause "sine qua non" : Qu'elle ne danserait pas et ne se rrait pas mondaine. Oh ! quand j'y pense !...

Et j'en vis des jeunes filles, allez ; des pensionnaires sorties du couvent : cheveux à la vierge, yeux blasés, joues rougissantes ; elles me parurent niauades.

— Mais, dit maman, tu ne veux pas d'une mondaine.

— Il n'est pas besoin d'être mondaine pour être intelligente !

Maman finit par conclure que je ne trouverais jamais mon goût et que je ne me marierais pas... Au fond, ça m'était égal !

Or, l'autre jour, ma tante Duverdroy me dit : "Je crois que j'ai ton affaire." Et là-dessus une nouvelle histoire de pensionnaire qui s'ébauche.

— J'en ai assez, dis-je à ma tante.

Mais elle insista tant et si bien, que je consentis à me laisser emmener chez madame Berthier, une amie, dont c'était le jour de réception, et chez qui je devais voir la fameuse pensionnaire.

J'arrive ; on me présente à madame Berthier, qui me déplut tout de suite ; et sa nièce, Germaine Berthier, que je compris de suite être la perle rare, me déplut également...

Tout à coup, près de moi, une voix claire !

— Tiens, Albert !

Je me retourne et je vois une grande belle femme, au visage doux et triste, encadré de cheveux blancs.

— Madame ! fis-je, en cherchant à mettre un nom sur ce visage qui ne m'était pas inconnu.

— Eh ! bien, dit mon interlocutrice, on ne reconnaît donc pas les anciens amis ?" Puis me tendant la main : "Je suis madame Chabert".

Alors je m'excusai de mon manque de mémoire. Madame Chabert, très doucement, me dit qu'elle m'en voulait nullement, que ce n'était pas étonnant que je l'eusse oubliée après sept ans d'absence ; car il y avait sept ans qu'elle avait perdu son mari, et elle s'était retirée en province à cette époque.

— Mais, je suis revenue à Paris à cause de Marcelle, dit-elle tristement : il faut bien faire la part de la jeunesse, la chère enfant a vingt-et-un ans et, jusqu'à présent, elle n'a guère eu de gaiétés.

Puis, tout à coup :

— Mais, au fait, que je vous la présente, vous avez joué jadis ensemble, quand vous étiez enfants.

Elle appela sa fille, et, en deux secondes,

OH ! OH !



La locataire. — Je suis bien désolée... mon pauvre mari vient d'être condamné...

Le propriétaire. — Est-ce pour un gros vol ?

La locataire. — Hélas !... condamné par le médecin !...

Le propriétaire. — Le misérable !... Il est capable de mourir avant de me payer !...

des, cette fée blonde de Marcelle fut devant moi.

Dieux ! que de grâces en une seule personne : des cheveux d'un blond pâle, dorés comme un rayon de soleil ; des yeux d'ambre, très clairs, sous de longs cils d'or ; au teint frais et des lèvres rouges. Et avec cela une voix harmonieuse, un rire bien timbré, et un regard très franc, qui regardait bien en face, sans peur quoique pourtant l'expression en fut candide et simple.

— Du premier jour, je fus conquise Oui, moi, Albert Valdray, un diplomate, je sus le coup de foudre tout comme un vulgaire clerc d'huissier, un épicier ou un garçon de magasin !... oh ! quand j'y pense !

— Revoir Marcelle devint ma vie. J'allaîche Mme Berthier que dans ce but ; je courus les expositions, les ventes de charité. Je la vis parfois ; mais rarement, et plus rarement encore, je trouvais moyen de lui parler. Du reste, devant elle, j'étais devenu timide ; moi ! un diplomate !

J'appris qu'elle allait quelquefois au bal, et je trouvai moyen de me faire inviter là où je savais qu'elle devait aller.

Mais voilà, elle dansait, elle Marcelle ;